

Sur le Crucifixion

Sur ces paroles de saint Jean : «La Mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie femme de Cleophas, et Marie Magdaleine se tenaient auprès de la Croix.»

La matière que je vas traiter est sublime et relevée; je voudrais avoir la voix plus forte que le son d'une trompette, pour me faire entendre aux deux bouts de l'univers. Je suis les traces de celui qui est monté sur la Croix, lequel, ayant ce semble oublié l'humilité dont il faisait profession, et s'élevant par la grandeur des choses qu'il opérait, pousse une voix éclatante qui frappe les oreilles de tout le monde. En effet, est-il un mystère plus grand et plus auguste que le mystère que nous célébrons ? C'est par là que nous avons été délivrés des prisons infernales; et que nous avons été transportés dans les demeures célestes pour y jouir d'une éternelle lumière. C'est ce mystère qui a déchiré le voile d'iniquité, qui nous couvrait, pour nous revêtir de la robe de justice. Nous avons recouvert la liberté après notre condamnation; le feu de nos passions est éteint : la mort du Rédempteur a brisé les liens de fer qui nous tenaient enchaînés, et nous a procuré la vie éternelle.

Tout est grand et majestueux dans le mystère que nous célébrons; mais tout est redoutable pour les juifs auteurs d'un si horrible attentat : ce qui fait nôtre joie, les consterne; ils ne peuvent éviter les châtiments qu'ils méritent pour un déicide, qui nous a procuré la connaissance de la Divinité. Ils ont trempé leurs mains dans un sang répandu pour nôtre salut. Leur état et le nôtre ont une face toute contraire : ils se sont soulevés contre le Messie, ils l'ont chassé; nous l'avons reconnu. Ils ont massacré l'héritier, après l'avoir fait sortir de la vigne; mais nous avons été vivifiés, pour avoir reçu notre Bienfaiteur. Ils ont élevé la Croix qui nous a sauvés; ils ont éguisé une lance et des clous, et fait des blessures qui nous ont mérité l'immortalité.

Oùï, Seigneur, j'ai le cœur tout pénétré des traits qui ont déchiré votre Corps; les blessures que me fait mon amour sont aussi vives que celles que les bourreaux vous ont faites : cependant rien n'égale la ferveur de l'amour dont vous brûlez pour nous, quelque ardent que puisse être le zèle que nous avons pour vous. L'empressement que vous nous avez témoigné surpasse la tendresse que les pères ont pour leurs enfants : voila ce qui fait que vous vous êtes abaissé à des emplois si humiliants, et exposé à des tourments si ignominieux, sans les avoir mérités. Ô que votre bonté est incompréhensible ! Dieu qui pénètre tout, permet qu'on lui dresse des pièges ! Ce Fils qui est assis à la droite de son Père, se laisse condamner à la mort par des hommes criminels. Ce Roi qui commande aux puissances célestes, est regardé comme un coupable; sa main soutient tout l'univers, et une profane main le frappe; les anges s'épuisent à le louer, mais les hommes l'accablent d'injures; il leur prodigue ses bienfaits, et ils le couronnent d'épines en récompense. On frappe celui qui a guéri les plaies de la nature : on dépouille ce Corps qui est revêtu d'une lumière divine, et qui a couvert la nudité que nous avons contractée par le péché. On a attaché à la Croix le Créateur du ciel : il est assis sur un trône élevé, et on le perce de coups; il tient la terre suspendue et appuyée sur son propre poids; il fait couler les fleuves, et on l'abreuve de fiel; il guérit nos blessures, il arrête la contagion de nos plaies, et l'on déchire son côté avec une lance.

Seigneur, que votre patience est incompréhensible ! Pourquoi tant souffrir pour des gens qui le méritent si peu ? Vous perdez la vie pour des scélérats, pour vos ennemis, pour des homicides, pour vos meurtriers, vous qui êtes un Dieu plein de bonté, pacifique, innocent, juste, le Juge même de ceux qui vous condamnent. L'Agneau est égorgé pour des bêtes farouches; le Maître qui n'est coupable d'aucun crime est traîné au supplice pour des hommes criminels et inhumains.

Comment est-il possible que la symétrie de l'univers n'ait pas été renversée, que les qualités des éléments n'ayant pas été détruites, ou confondues, et qu'un mouvement déréglé ne les ait pas jetés dans l'ancien chaos ? Comment la terre a-t-elle le pu souffrir un attentat si horrible ? Comment ne s'est-elle pas abîmée ? Comment le monde n'a-t-il pas été encore une fois englouti sous les eaux ? Vous l'avez conservé dans son assiette ordinaire, lorsqu'on vous attachait à la Croix. Vous avez soutenu la terre sur le penchant de sa ruine. Vous avez réprimé la fureur des flots tout prêts à engloutir les hommes. Vous n'avez pas permis que la nature se bouleversât, lorsque les astres nous dérobaient leur lumière, pour marquer la consternation ou votre mort les jetait. Vous avez arrêté l'indignation des anges, qui voulaient être les vengeurs des outrages qu'on vous faisait. Ils regardaient du haut du ciel un si triste spectacle, ils voltigeaient autour du calvaire, et déclamaient contre les hommes en ces termes.

Perfides que vous êtes ! nation cruelle et barbare, qui avez commis contre le Seigneur un attentat si inouï : votre fureur n'a point de bornes, vous n'avez pas même épargné votre Créateur. Permettez-nous, Seigneur, de vous venger, et de faire porter aux hommes la punition des crimes qu'ils ont commis. A quel excès leur malice est-elle montée ? Ils ont armé contre leur Bienfaiteur leurs mains avides de sang. Leur injustice a éclaté contre le Juste; ils ont porté la sentence de mort contre celui qui donne la vie, et qui les épargne quelque coupables qu'ils soient. Impie assemblée, détestable race ! Vous nous empêchez, Seigneur, par votre puissance souveraine de punir ceux pour qui vous avez tant souffert; nous différons notre vengeance à un autre temps. Votre patience nous étonne et nous remplit d'admiration. L'Innocent meurt pour les criminels,. Le Tout-puissant s'abandonne à la fureur d'une aveugle populace.; le Maître du monde se laisse attacher à la Croix. Ils déploraient la Passion du Sauveur; mais on les empêchait, d'en tirer vengeance et d'accabler ces homicides juifs, qu'ils avaient envie d'exterminer. Reprenons maintenant le sujet que nous avons commencé à traiter, pour honorer le mystère de la Passion; voici les paroles que nous avons tirées de l'Evangile.

«La Mère de Jésus, et la sœur de sa mère , Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine se tenaient auprès de la croix.» Les autres évangélistes dirent de concert que les femmes qui s'assemblèrent se tenaient un peu à l'écart pour considérer tout ce qui se passait; mais saint Jean assure que la Mère de Jésus était auprès de la Croix avec les deux Maries. Comment se peut-il faire que les prédicateurs de la vérité ne s'accordent point ? A Dieu ne plaise que nous le pensions ! La crainte empêchait d'approcher les amis de Jésus Christ et les femmes qui suivaient de loin pour voir le succès de cette grande affaire; mais sa Mère ne le quitta point, elle le suivit toujours sans rien craindre. La tendresse qu'elle avait pour son Fils lui donnait du courage, et la rendait intrépide. Deux femmes qui avaient plus de hardiesse, et plus de compassion de la douleur de la sainte Vierge, la voyant seule s'approchèrent d'elle pour la consoler autant qu'il leur était possible par leur présence, et par leurs discours. Saint Jean ne fait mention que de la Mère de Jésus, en parlant de ceux qui se tinrent auprès de la Croix; nous rapporterons, quand il en fera temps, les raisons, pourquoi les autres évangélistes ont omis cette circonstance.

Voyant que l'heure de la mort de son Fils approchait, elle ne voulut pas s'en séparer d'un moment, elle le suivit partout dans les lieux où les mystères de sa Passion s'accomplissaient. Elle n'assista point au souper que Jésus Christ fit avec ses disciples qui se hâtaient de leur révéler ses mystères, et de leur donner des exemples de sa profonde humilité; voila pourquoi il voulut qu'ils assistaient seuls à la dernière Cène; tandis que sa Mère de son côté avait soin des femmes à qui elle faisait part du banquet de Jésus Christ : car les évangélistes disent qu'il y en avait plusieurs qui le suivaient pour le servir; elles étaient alors toutes rassemblées, parce que c'était le temps de célébrer la Pâque.

Voila pourquoi nous croyons que la sainte Vierge ne quitta point son Fils la nuit de sa Passion; elle fut présente à tout, et partagea toutes ses peines, s'exposant à tout ce qu'il y avait de plus douloureux : elle vit tout, elle entendit tout. La crainte dispersa dans un moment tous, les disciples; ils ne s'approchèrent pas assez de Jésus Christ pour pouvoir entendre ses paroles. Marie le suivit toujours de près sans s'épouvanter, voulant connaître par elle-même la vérité de ce qui se passerait. L'amour qu'elle avait pour son Fils l'empêchait d'apercevoir le danger où elle s'exposait. Elle entra dans la maison d'Anne et de Caïphe, elle entendit la sentence injuste qui fut portée contre l'Innocent; elle fut témoin de tous les attentats que commirent les Juifs.

Qui pourrait exprimer la douleur dont son cœur fut déchiré ? Il n'y a point de termes capables de donner une juste idée de ses ennuis. Quoique son courage fût héroïque, et bien au dessus des faiblesses de la nature; cependant l'amour tendre qu'elle portait à son Fils, la barbarie et l'inhumanité avec laquelle ses ennemis le traitaient la mettaient dans un horrible accablement de tristesse. Quel spectacle de voir le Fils unique de Dieu, et le Maître du monde maltraité par ses serviteurs; un Agneau doux et innocent, déchiré par des bêtes furieuses? Il leur parlait avec douceur, mais ces inhumains ne lui répondaient qu'avec des hurlements épouvantables.

Quelle était la situation du cœur de Marie, lorsqu'on traînait violemment son Fils à ses yeux, ou qu'on le présentait devant le Tribunal des juges, pour y entendre la sentence qui le condamnait à la mort ? Avec quelle assurance, regardait-elle les mouvements de ce peuple en fureur ? Elle lisait sur leur visage le contenu de la sentence que l'on venait de porter. Ce consentement universel du peuple qui condamnait son Fils tout d'une voix, redoublait encore l'amertume des ennuis de la Mère. Personne alors n'osa déclarer pour le parti de la vérité, ni reprocher aux Juifs leur injustice, pour adoucir en quelque sorte la tristesse de Marie. Tout le conseil conspirait la mort du juste, on ne trouvait point de défenseur de l'équité. Les amis de Jésus Christ n'osaient paraître. Les autres dissimulaient par crainte la vérité. Le chef des disciples

avait renié son Maître; il n'y eût que Marie qui ne perdit point courage; sa constance la mit au-dessus de sa tristesse et de ses malheurs.

Si elle remarquait quelqu'un sortir du tribunal avec un visage plus doux et plus tranquille, elle lui demandait quel crime on reprochait à l'accusé. Pourquoi, disait-elle s'est-on saisi de cet étranger ? Pour quel crime l'a-t-on cité en jugement ? Par quels suffrages a-il été condamné ? Quels sentiments les juges ont-ils de son affaire ? qu'en décideront-ils ? N'y a-t'il plus d'espérance qu'ils le renvoient absous ? Seront-ils tous inexorables ? C'est ainsi qu'elle tâchait d'apprendre la vérité, sans donner aucun signe de faiblesse, de peur qu'on ne la reconnût, cependant la compassion qu'elle témoignait faisait éclater son zèle. Elle avait envie de se déclarer, mais elle se faisait violence pour n'être pas soupçonnée, ce n'est pas qu'elle craignît de s'exposer, mais elle avait peur de faire quelque démarche contre la volonté de son Fils.

Elle voulut le suivre, lors que Pilate le renvoya à Herodes. Quelle était son inquiétude de voir qu'on le trainait comme un scélérat ? Que pensait-elle lorsqu'elle entendit la sentence, lors qu'elle vit qu'on le déchirait à coups de fouet; que les soldats le traînaient violemment, et lui faisaient souffrir mille outrages ? Avec quels yeux regardait-elle les crachats dont ce visage auguste était couvert ? Comment pouvait-elle être maîtresse de ses sentiments en voyant un nuage répandu sur les yeux de son Fils ? Les soldats lui donnaient des soufflets, et disaient en insultant, «devine qui t'a frappé ?» (Mt 26,67) Cette tête pour qui elle avait tant de respect, elle la voyait couronnée d'épines, et frappée d'un roseau : elle voyait le corps de Jésus Christ exposé à la risée du peuple qui lui ôta ses habits pour le revêtir d'une robe de pourpre toute déchirée. Voilà ce qui faisait à Marie des blessures mortelles : elle ne trouvait que dans sa patience le remède à tant de douleurs.

Car qui pourrait imaginer les ennuis dont son cœur était déchiré, lors qu'elle voyait son Fils s'exposer à une mort volontaire ? Il se laissait aller comme un agneau à la boucherie; on le trainait comme un criminel, lui qui efface les crimes du monde. Il supportait patiemment l'insolence de ses ennemis, il les regardait avec des yeux tranquilles, il leur parlait avec douceur, et porta sans murmurer la Croix qu'on lui mit sur les épaules, avant que Simon le Cyrenéen se présentât pour le soulager. La douleur de la sainte Vierge fut encore aigrie par les larmes des femmes qui l'accompagnaient, et par les paroles que Jésus Christ leur adressa : «Filles de Jérusalem ne pleurez point sur moi.» (Luc 23,28) Que cette voix toucha le cœur de Marie, il en fut comme déchiré, et mis en cendres. Qui eût pu entendre des paroles si touchantes sans en être attendri ? Il n'y a point de cœur si dur, qu'un pareil discours ne fût capable d'amollir.

Après que ces déicides eurent monté sur le Calvaire, et pourvu à tout ce qu'il fallait pour faire mourir Jésus Christ, ils élevèrent la Croix, ils attachèrent les habits dont il était revêtu, ils aiguisèrent des clous, ils mirent un marchepied, pour monter plus aisément sur la Croix; ce fut alors qu'un glaive de douleur pénétra l'âme de Marie. Ce fut une espèce de miracle, si son âme ne sépara pas de son corps, lorsqu'elle aperçut son Fils étendu sur la Croix, abandonné aux mains de ses parricides. Comment put-elle soutenir la vue de ces clous qui déchiraient ses membres sacrés ? A même temps qu'on les enfonçait dans les pieds de son Fils, elle sentait le contre-coup dans son cœur. Le sang qui découlait des plaies du Fils faisait couler des torrents de larmes des yeux de la mère : elle voyait attaché à une Croix ce corps qui est entouré de la lumière comme d'un vêtement, des mains profanes et sacrilèges jetaient au sort des habits qu'elle avait elle-même travaillés.

Quel spectacle de voir son Fils qui la regard et les assistants d'une manière tendre, sans faire paraître aucun désir de vengeance contre ceux qui lui insultaient et blasphémaient avec le larron qu'on avait crucifié avec Jésus Christ. Les reproches des passants, les huées de ceux qui étaient sur le Calvaire, les éclats de rires, les mouvements de tête en signe de dérision, tous les affronts que ces parricides faisaient à Jésus Christ étaient comme autant de traits qui perçoivent l'âme de sa mère. C'est à peu près ce que le saint Esprit faisait dire au Prophète : «J'ai cru que quelqu'un viendrait partager mes douleurs, je m'y suis attendu en vain. J'ai cherché de la consolation, mais je n'en ai point trouvé.» Et pour marquer à quel excès les Juifs firent monter leur barbarie, le Prophète ajoute : le fiel a été ma nourriture qu'ils m'ont donné; et ils ont apaisé ma soif avec du vinaigre.

Marie pénétrée de douleur tâchait de percer la foule pour approcher de son Fils, et pour lui faire de tristes adieux. Les gardes la repoussaient durement. Après que les Juifs eurent assouvi leur barbarie en attachant à la Croix le Fils de Dieu, croyant qu'il eut expiré ils se retirèrent. Les soldats laissés pour la garde ne songeaient qu'à faire bonne chère. Marie se voyant délivrée de cette foule importune s'approcha de la Croix, elle embrassait les pieds de son Fils, elle baisait les

plaies, elle essuyait le sang qui en décollait, et le regardant tendrement, elle lui parla en ces termes.

Sont-ce là, Seigneur, les récompenses que méritaient les bontés infinies que vous avez eues pour nous ? Est-ce là le prix qui était dû à votre miséricorde ? Voilà l'état où vous ont réduit des gens que vous avez comblé de biens. Sentence injuste, attentat abominable des scélérats ont condamné l'innocent à la mort. Des ingrats ont fait mourir leur bienfaiteur. De mauvais serviteurs ont crucifié leur bon Maître. Quelle exécrable entreprise ! Quelle rage, et quel déchaînement ! Ô barbarie qui détruit le chaste fruit de mon ventre ! Par quelle audace des homicides portent-ils leurs mains sanguinaires sur l'auteur de la vie, que la divinité devait rendre immortel, et qui ne s'est assujéti à la mort, que parce qu'il a bien voulu prendre un corps.

Pour quel crime vous condamne-t-on à une mort si cruelle et si infâme ? Est-ce ainsi qu'on vous récompense de vos bienfaits ? est-ce là ce que les hommes vous rendent pour les avoir créés et conservés ? Ils vous font mourir, parce que vous avez ressuscité leurs morts, et rendu la vue aux aveugles. Ils vous ont déchiré de coups, parce que vous avez guéri leurs maladies, ils vous dépouillent de vos habits, en récompense de la santé que vous avez rendu à ceux qui étaient couverts de lèpre comme d'une robe.

Que ne m'est-il permis de me mettre à votre place, de souffrir tout ce que vous souffrez ? Pourquoi ces clous ne me percent-ils pas les pieds et les mains ? peut-être aurais-je assez de force pour résister à ma douleur : mais les ennuis que me cause l'état où je vous vois me font insupportables. Je vois souffrir celui que j'aime plus que la vie; mon Fils seul-engendré est prêt d'expirer par les mains des bourreaux. Quelle attentat ! que le soleil se cache et qu'il ne prête point sa lumière à de si noirs forfaits ! Que le ciel devienne sombre comme pour témoigner sa douleur ! Que la terre et les montagnes se mettent en devoir de venger ce parricide ! Que l'enfer ouvre ses abîmes : que les fontaines se dépouillent de leurs ornements, car celui qui les a embellies de la sorte est attaché à une croix; on ne voit plus sur sa personne aucune trace de cette beauté qui lui était naturelle, et qui causait tant de joie à sa mère.

Ô mon Fils que vos tourments me causent de peine ! Mon cœur en est tout pénétré; je n'ai personne avec qui je puisse partager mes ennuis. Quoique quelques-uns des assistants soient touchés de votre mort, leur douleur n'approche point de celle d'une mère, ils ne sentent point les traits de la nature, ni l'ardeur du feu de l'amour maternel. Je vous aime comme mon Fils, et comme mon Dieu, ces deux motifs redoublent mon affection. Ce que je souffre est plus violent que les douleurs de l'enfantement; plus votre mort est inconcevable, plus mon âme en est accablée. Je souffrirais moins, si j'étais à votre place; si j'étais effectivement l'objet des opprobres dont on vous a déshonoré, je les sentirais moins. Pourquoi ces clous ne percent-ils mes mains, au lieu de percer celles de mon Fils ?

Quelle injustice, que le Créateur de l'univers souffre, pour tous les hommes ! Que ferai-je, comment pourrai-je soutenir la vue d'un spectacle si triste ? Comment pourrai-je regarder ce corps tout trempé dans son sang ? Comment pourrai-je voir éteints ces mêmes yeux qui éclairent le monde ? Quelle douleur de voir devenir muette cette langue qui commandait aux démons et qui ressuscitait les morts ?

Vous voulez, Seigneur, accomplir l'ouvrage que vous avez commencé. Je n'aurais plus la consolation de vous embrasser. Vous placerez sur un trône élevé la nature humaine que vous avez épousée. Vous n'aurez plus besoin de mon secours, ni du ministère de mes mains, vous faites votre corps participant de la gloire dont, vous avez toujours joui. Je sais bien que votre divinité ne s'éloignera point de moi; cependant je n'aurai plus le bonheur de vous voir et de vous embrasser. Quoique ce soit une chose fort glorieuse et fort consolante pour moi de voir, que vous allez par votre mort, assurer le salut du genre humain; dans l'espérance que je serai éternellement à votre droite, sans craindre d'être jamais privée de votre vue et de votre entretien. Cependant les tourments que je vous vois souffrir me déchirent le cœur; je ne puis supporter les reproches que vous font ceux qui sont présents à votre supplice. La bonté, que vous leur témoignez qui devait servir à les sanctifier devient la cause de leur malheur, par l'acharnement qu'ils témoignent à vous arracher la vie. Mais mon Fils, avant que d'expirer, dites-moi quelque chose qui serve à me consoler le reste de ma vie. Témoignez que vous avez soin de votre mère comme de tout l'univers Dites une parole qui adoucisse mes peines, et dont je garde éternellement le souvenir.

Jésus Christ voyant sa mère dans un état douloureux et si digne de compassion, lui dit deux paroles pour la consoler comme elle le souhaitait : «Femme voilà ton Fils.» Il la recommanda ensuite à son disciple. Ces paroles redoublèrent la tendresse de Marie, et rallumèrent le feu dans son cœur : le terme de Fils dont il se servit la fit ressouvenir de cette naissance ineffable, et du plaisir qu'elle avait eu en sa conversation. Ce souvenir lui causa une douleur si vive qu'il est impossible de l'exprimer. Ces paroles étaient encore une marque de respect et de la soumission

qu'il avoir toujours eue pour elle, de l'honneur qu'elle lui avait réciproquement rendu, et des saints entretiens qu'ils avaient ensemble dont le temps était passé, parce qu'il était sur le point de monter en sa gloire.

«Voilà ton Fils». Vous n'ignorez pas combien les recommandations des personnes qui meurent sont touchantes. On est pénétré d'une vive douleur de perdre un homme qu'on aimait, avec qui on a passé une grande partie de sa vie; on ne voit qu'avec beaucoup de peine un inconnu prendre sa place.

«Voilà ton Fils.» Je serai toujours avec vous par ma Divinité, je vous rendrai toujours les devoirs qui sont dûs à une mère. Mon disciple tiendra ma place auprès de vous, il vous honorera comme sa mère; consolez-vous en le voyant. Je connais l'amertume de vos ennuis, et la grandeur de votre amour qui passe les bornes de la nature. Il est impossible que vous ne soyez attendrie en me voyant, mais la connaissance que vous avez de mes mystères en qualité de Mère doit adoucir vos chagrins. En souffrant comme je fais, je procure l'impassibilité aux hommes que j'ai créés; mes ignominies sont le principe de leur gloire; les opprobres dont je suis couvert tourneront à ma gloire et à la vôtre. L'ami que je vous laisse doit vous consoler dans vos ennuis; vivez avec mes disciples, et tenez-y ma place, servez-leur de mère, ils vous rendront tous les devoirs que des enfants doivent rendre; ils vous honoreront comme la Mère de leur Maître, vous serez la médiatrice entr'eux et moi.

Jésus Christ ayant parlé de la sorte, dit à son disciple; «Voici ta mère;» quel honneur pour lui ! quel avantage, quel privilège ! ce disciple bien aimé est regardé comme le frère du Maître du monde; ils ont tous deux la même Mère. «Voici ta mère;» voila celle que je vous recommande; je vous la laisse tandis que je monte dans le séjour de la gloire. Rendez-lui les mêmes devoirs que je lui rendais en qualité de Fils, honorez-la comme la Mère de votre Maître. Je serai toujours avec elle, mais ne lui refusez pas les secours dont elle aura besoin; consolez-la par vos discours, je le ferai par des effets. Elle sera comme la mère de tous mes disciples; je veux qu'on l'honore sous ce titre; quoique je vous aie défendu d'appeler personne sur la terre votre père; c'est ainsi que je la récompense de l'attachement qu'elle a eu pour moi, et de son amour qui a toujours été au-dessus de tous les sentiments de la nature.

Après que le Sauveur du monde eut fait son testament de la sorte, ses bourreaux comme des bêtes féroces arrachèrent Marie d'auprès de la Croix, et l'empêchèrent de parler davantage à son Fils. Pouvaient-ils inventer un supplice plus cruel pour la tourmenter, cette douloureuse séparation la jeta dans un abîme d'ennuis; son âme se serait séparée de son corps, si son Fils ne l'eût conservée par sa puissance et s'il n'eût fortifié son courage.

Parce qu'il voulait remplir toutes les prophéties sans en omettre la moindre circonstance, il s'écria qu'il avait soif, afin qu'on lui donnât à boire du fiel et du vinaigre, que les Juifs lui offrirent par un excès de barbarie; et pour assouvir leur cruauté plutôt que pour accomplir les prophéties. Cette nouvelle circonstance ajouta un nouveau poids aux douleurs de Marie; son cœur se sentit déchiré en entendant la voix de son Fils; elle jetait des regards languissants sur cette foule qui assistait au spectacle, elle les conjurait de soulager le patient, et de lui donner une goutte d'eau pour apaiser sa soif. Ses inquiétudes et son empressement furent inutiles, soit qu'on ne trouvât personne qui voulût le secourir dans ce pressant besoin, ou que les bourreaux ne voulussent pas permettre qu'on eût de la douceur et de l'humanité pour un homme condamné au dernier supplice.

Quelles peines ne souffrit point alors Jésus Christ pour assurer le bonheur des élus, ou pour condamner les incrédules et les pécheurs ! Ses bourreaux transportés de fureur lui présentèrent du vin détrempé avec de la myrrhe, mais il n'en voulut point. Cette dernière preuve de leur inhumanité mit le comble à l'excès de leur rage. Quels furent les sentiments de Marie, lors qu'elle vit cette éponge qu'on approchait des lèvres de son Fils ? Que ce fiel causa d'amertume à la Mère ? Quels gémissements ne poussa-t-elle point ? De quels torrents de larmes son visage fut-il inondé ? On ne peut, ni penser ni exprimer sa douleur : il n'y a que le Fils et la Mère qui en ont fait l'expérience qui puissent en parler dans des termes assez douloureux.

Cet horrible mystère étant consommé, Jésus Christ poussa une voix terrible pour recommander son âme à son Père; peu s'en fallut que l'âme de la Mère n'accompagnât celle du Fils, et qu'elle n'expirât en même temps. Il la soutint pour lui faire part de la joie de la Résurrection. Elle se mit à songer aux mesures qu'elle devait prendre pour l'ensevelir; tandis qu'elle s'abandonnait à ses pensées, toute sa douleur fut renouvelée par un coup de lance qui ouvrit la celle de son Fils. Ces soldats inhumains pour contenter leur barbarie lui portèrent ce coup après sa mort, dans craindre la vengeance divine, sans écouter la voix de la nature, qui inspire de la compassion pour les morts, quand même on aurait été de leurs ennemis. Il n'es point d'homme assez dur que la vue d'un cadavre n'attendrisse; mais ces bourreaux n'avaient aucun

des sentiments de la nature; ce corps défiguré et sans vie redoubla leur fureur et leur impiété; ils lui insultaient, toutes les cruautés qu'ils lui avaient faites n'avaient pas encore assouvi leur haine. En s'acharnant sur ce côté d'où est découlé pour nous une foulée de vie, ils se fermèrent la porte de l'immortalité.

Cette plaie fut une vive blessure pour le cœur de Marie, elle s'adressa à son Fils en répandant des torrents de larmes; la fureur de ces parricides n'est pas encore éteinte par votre mort, leur cœur ne s'amollit point par le triste spectacle qu'ils ont devant les yeux; vos clous, votre nudité, votre mort; rien ne les touche; ils n'ont nulle compassion en voyant que vous avez expiré au milieu de deux scélérats, ils vous persécutent encore tout mort que vous êtes, ils vous blessent vous qui guérissez, les blessures de la nature; ils ouvrent votre côté, qui est comme la source de la vie éternelle; vos plaies n'arrêtent point la brutalité de leurs actions et de leurs paroles. Les lois, les sentiments de la nature, la justice, l'équité, rien ne les arrête, ces déicides ne suivent que des conseils dépravés, ils en seront sévèrement punis; le sang qui coule de votre plaie me donnera la vie, et à ceux qui sont de mon parti.

Marie jetant des regards affectueux sur son Fils ramassait avec beaucoup de zèle l'eau et le sang qui sortaient de son côté : elle pourvoyait à tout ce qui était nécessaire pour la sépulture de ce précieux corps; car la douleur s'augmentait, par la vue d'un objet si triste; et elle ne voulait pas diminuer la foi de la Résurrection, en privant son Fils de sépulture. Comme elle était hors d'état de s'y employer elle-même, parce qu'elle manquait de tout étant dans un pays étranger, et que ses amis n'osaient se déclarer; elle ne voulait point aussi s'écarter de ce précieux dépôt pour aller mendier les choses dont elle avait besoin pour l'ensevelir. Elle se trouvait, dans de grandes inquiétudes ne sachant à quoi le résoudre, et se voyant, dans l'impossibilité de trouver un lieu commode pour mettre le corps du Fils de Dieu; mais celui qui y avait pourvu par sagesse éternelle la délivra de cette incertitude, en lui inspirant de chercher un lieu voisin du Calvaire, afin qu'elle ne fût pas privée un moment de la vue de son Fils.

Elle trouva dans un jardin un monument qui n'avait encore servi à personne, elle s'informa à qui il appartenait, elle trouva que le possesseur de ce monument était des amis, et des disciples de son Fils, quoiqu'il n'osât se déclarer publiquement, parce qu'il craignait les Juifs, elle l'aborde, et lui propose de mettre dans son tombeau celui qui donne la vie à tout le monde. La barbarie, lui dit-elle, est parvenue jusqu'au dernier excès; votre Maître s'est soumis par sa patience au dernier supplice; ils lui ont fait souffrir une mort la plus douloureuse et la plus honteuse qu'ils ont pu imaginer. Il est encore attaché à la Croix tout mort qu'il est : triste spectacle pour moi et pour toutes les créatures. Personne n'en est touché, ces parricides lui insultent encore. Rendez les derniers devoirs à votre Maître, et délivrez sa Mère de la tristesse qui lui déchire le cœur, enhardissez-vous à aller demander ce corps; détachez-le de la Croix, emparez-vous de ce trésor.

Ne refusez pas la grâce que je vous demande à des pauvres et à des étrangers qui font l'objet de la raillerie et de l'aversion de tout le monde, dont personne n'a compassion, qu'on ne se met point en devoir de protéger. Je n'ai personne qui puisse prendre le soin de ses funérailles; il n'ya qu'un seul disciple qui ait le courage de m'accompagner; je n'ai aucun crédit chez Pilate; je me trouve dans l'impuissance de recouvrer toutes les choses qui me sont nécessaires, et de détacher le Corps de la Croix.

Je n'ai pas de quoi le couvrir, parce que les soldats se sont emparés de ses habits, allez donc demander ce Corps sans rien craindre; ne redoutez plus la rage de ces parricides, elle s'est entièrement assouvie par la mort de mon Fils; Celui qui a souffert de son plein gré vous protégera; il vous mettra à la bouche des paroles efficaces, qui obtiendront tout du président. Celui qui est mort comme homme a fait trembler la terre comme Dieu,. Il fait fendre les pierres, il a ouvert les tombeaux, il a fait sortir les morts des enfers. Les anges ont été épouvantés, les éléments lui ont obéi, les astres ont perdu leur lumière en le voyant mourir. Vous verrez un heureux effet de vos soins, mais il n'y a point de temps à perdre; mettez ce corps dans le monument, pour instruire tout l'univers du mystère de la Résurrection.

Ces paroles encouragèrent Joseph, pénétré d'une vive compassion, il va trouver Pilate, ce qu'il n'eût osé entreprendre d'abord. Il n'avait pas même encore su le détail de la Passion, parce qu'il se tenait caché comme les autres disciples : ayant été informé de tout, il partit plein de confiance. Il demande ce corps à Pilate qui le lui accorde. Il s'empresse pour le détacher de la Croix, et pour lui faire de belles funérailles; Marie fut présente à tout, elle ne fit paraître aucune faiblesse, elle eut même assez de courage pour donner ses soins à un si triste ministère. Elle ramassa les clous qu'on venait d'arracher des pieds et des mains de son Fils, qu'elle embrassa avec beaucoup de tendresse après qu'on l'eût détaché de la Croix; elle eût bien voulu porter elle seule tout ce poids.

Après qu'on eût étendu à terre ce sacré Corps, elle l'arrosa de ses larmes, et l'apostropha d'une manière douce et tendre : vous avez accompli le mystère dont on vous avoir chargé, votre patience et votre bonté ont conduit à sa fin cette grande entreprise. Vous êtes maintenant sans vie, vous qui donnez la vie à tout le monde. J'embrasse ce corps pâle et défiguré, qui faisait toute ma joie, lors que je le tenais dans mes bras, et que je l'entendais parler d'une manière si consolante. Je laisse maintenant ses membres froids et immobiles qui ont été déchirés pour guérir les blessures désespérées que le péché avait fait aux hommes. Cette bouche et ces lèvres qui ont donné la parole et la raison aux créatures raisonnables sont condamnées à un silence éternel. Ces yeux qui donnent la vue aux autres sont éclipsés pour toujours. Que ne puis-je encore entendre cette voix si agréable ! Je jouirai de tous ces avantages après votre Résurrection, lors que vous viendrez consoler votre mère, en lui apprenant l'heureuse nouvelle de la réparation du genre humain. C'est ainsi que Marie rendait les derniers devoirs à son Fils.

Joseph et Nicodème se retirèrent après avoir mis le Corps dans le tombeau. Marie seule demeura à l'entrée attendant toujours qu'il ressusciterait, mais il faut différer cette matière à demain. Ce qui me reste, Seigneur, c'est de vous remercier de la bonté que vous m'avez témoignée en vous exposant à la mort, pour me retirer de l'enfer par votre humilité. je loue Seigneur votre bonté et votre patience, j'admire les moyens que vous avez employés pour me sauver; je loue votre miséricorde infinie qui a bien voulu pardonner à un criminel; je vous remercie de vos souffrances qui m'affranchissent des peines que je méritais; je baise votre Croix qui a effacé mes péchés; je baise vos clous qui m'ont délivré de la malédiction. Je baise ces membres déchirés, qui ont guéri les blessures de ma désobéissance; je baise ce roseau qui a servi à rassurer ma liberté, et à briser la tête du serpent. Je baise cette éponge abreuvée du fiel qu'on a approché de vos lèvres, et qui a changé pour moi en douceur l'amertume de la prévarication. Que j'aurais bu avec plaisir ce fiel et ce vinaigre ? Je me serais mis avec joie sur la tête comme un diadème votre couronne d'épines. Ces crachats qui vous couvrent le visage me paraissent plus précieux que des perles; j'aurais préféré aux plus grands honneurs du monde les outrages qu'on vous a faits.

Seigneur je regarde votre Passion comme ma plus grande gloire. Votre lance a déchiré l'obligation qui me rendait débiteur, elle m'a ouvert la source de l'immortalité: je baise ce côté sacré d'où les fleuves de la vie éternelle découlent, et des ruisseaux qui ne se corrompent jamais : je baise tous ces ornements qui ont servi à votre sépulture. Ils serviront à couvrir ma nudité. Je baise ce précieux linceul qui vous a enveloppé; il est pour moi comme une marque d'adoption; je baise votre sépulcre où vous avez commencé le mystère de la Résurrection, et qui m'a ouvert le chemin pour sortir de l'enfer; la pierre qui couvre votre tête m'a délivré de la crainte de la mort.

J'honore tous ceux qui vous ont rendu les derniers devoirs; je porte envie à leur bonheur. J'honore surtout votre bienheureuse Mère qui a tant contribué au grand ouvrage de notre rédemption, qui vous a mis au monde, qui a donné ses soins pour vous ensevelir, qui a ramassé les gouttes de votre Sang précieux; elle seule a eu le courage de vous accompagner pendant votre Passion; elle a annoncé à tout le monde votre glorieuse Résurrection. Puisque vous avez eu l'avantage de le voir la première et de l'annoncer, disposez-le à nous remplir de ses divines lumières et de sa grâce.